

YVES MARIE FROIDEVAUX
LA REMISE AU JOUR DE L'ÉGLISE CAROLINGIENNE
DU MONT SAINT-MICHEL

Sous son aspect actuel l'abbaye du Mont Saint Michel présente un exemple unique de toute l'évolution de l'architecture Française médiévale: le choeur flamboyant de l'église reconstruit aux XV^e et XVI^e sc., les bâtiments de l'Abbé et les fortifications des XIV^e et XV^e sc., le monastère appelé « La Merveille » du XIII^e sc., l'abbaye romane du XII^e et du XI^e sc., enfin la nef et les transepts de l'église abbatiale du début du XI^e sc. nous conduisent peu après l'an Mille. Or au cours de cette activité créatrice qui se poursuivit tout au long du Moyen Age pour embellir et aménager ce centre du pèlerinage de Saint Michel, les religieux conservèrent pieusement un très modeste sanctuaire, enrobé aux flancs du rocher sous le pavage de la grande église abbatiale et enchassé dans le monastère roman. La tradition d'alors faisait remonter sa construction à Saint Aubert lui-même qui s'y serait fait inhumer devant l'autel où il célébrait la messe. Ce fut pendant des siècles un des centres du culte de l'Archange et les reliques y étaient déposées, ce n'est qu'à partir du XVII^e que cette chapelle fut abandonnée pour être convertie en ossuaire, puis complètement oubliée au XIX^e siècle sous le déplorable régime de la prison d'Etat installée dans l'abbaye depuis la Révolution. Ce n'est qu'en 1907 que l'architecte du Mont Paul Gout, retrouva, après des études méthodiques et des fouilles précises, les vestiges abandonnés de la petite église qui était alors méconnaissable. En effet, l'architecture d'origine n'était plus discernable entre les constructions qui l'enserraient de tous côtés, son volume intérieur était encombré par les massifs de fondation de l'église haute, et surtout par le mur de soutènement de la façade construite au XVIII^e siècle par les Mauristes au moment de la suppression des premières travées de la nef de l'abbatiale, enfin les services pénitentiaires avaient percé les murs latéraux pour créer des galeries de circulation. L'ensemble était donc complètement dénaturé et se présentait comme des maçonneries de fondation sans signification apparente. Le relevé des vestiges effectué en 1907 fit apparaître que l'essentiel existait encore: ce petit édifice est constitué de deux nefs égales séparées par un mur percé de deux arcades et terminées chacune par un petit sanctuaire en niche à fond plat surmonté d'une tribune. Les caractères des maçonneries sont ceux que l'on trouve pendant le haut Moyen Age du V^e au X^e siècle, cependant ses dispositions lui sont particulières et ne se trouvent nulle part ailleurs.

Depuis cette découverte, le dégagement et la remise à jour de la chapelle étaient souhaités par les historiens et les archéologues, les difficultés techniques ne permirent malheureusement pas de le réaliser et il fallut attendre l'utilisation du procédé du béton précontraint, mis au point par l'ingénieur Freyssinet, pour pouvoir remplacer par une poutre de soutien de faible hauteur le mur de fondation soutenant le lourde charge de la façade du XVIII^e siècle.

Les Travaux

La remise à jour de l'édifice et sa restauration devaient comprendre en premier lieu la suppression de toutes les substructions de l'église haute. Parmi ces substructions le massif de fondation du pilier nord, entre la deuxième et troisième travée de la nef supérieure aujourd'hui disparues, ne soutenait plus rien, il put être facilement démonté après en avoir pris les attachements et les documents photographiques, de plus son implantation a été conservée sur le dallage; cette dépose a permis de retrouver intact l'état du parement tel qu'il se présentait lors de la construction de l'église abbatiale, c'est à dire au XI^e sc. Dans cette opération de dégagement l'essentiel était l'enlèvement du mur de fondation de la façade du XVIII^e sc. qui avait retranché de l'édifice ces deux sanctuaires.

Il fallait donc, pour démonter le massif, soutenir par une poutre la partie centrale de la façade située au-dessus de l'église basse ainsi que la retombée du mur Nord de la nef qui s'y appuie. Le calcul des descentes de charges fit ressortir à 500 tonnes le poids à porter. Parmi les problèmes soulevés les plus délicats concernaient la résistance des appuis et surtout la conception de la poutre elle-même.

Pour assurer une assise convenable à la future poutraison il aurait été imprudent de compter, au départ, sur la solidité des maçonneries de l'église carolingienne, en particulier le mur médian n'offrait aucune garantie de résistance, il fallait donc franchir une portée de 10 mètres pour enjamber sans repos intermédiaire la largeur totale de l'édifice en plaçant les appuis sur les murs extérieurs.

La conception du système de poutraison fit l'objet de bien des tâtonnements car une poutre de béton comme un poitrail de fer ne passait pas dans la hauteur disponible, de plus un arc clavé par élément de béton aurait déterminé des poussées dont la contrebutée était aléatoire, ce fut le béton précontraint qui présenta la seule solution possible.

Le parti adopté fut le suivant: dans l'espace disponible entre les voûtes et le pavage deux poutres droites isostatiques de dix mètres de portée furent disposées parallèlement, comme les deux bras d'un brancard de part et d'autre de la façade à porter, ces poutres furent liaisonnées par six entretoises, quatre d'entre elles supportent le piédroit de la façade, les deux autres, à chaque extrémité et situées sous les portes, servant seulement à raidir l'ensemble. Ainsi le système se présente comme une échelle placée à plat et dont les barreaux portent la charge. Cette solution avait l'avantage d'une exécution facile sans sujétion d'étaie; en effet, il fut possible sans inconvénient de passer tout d'abord les unes après les autres chacune des entretoises à travers les fondations de la façade, les ferraillasses de liaisonnement avec les poutres maîtresses étant laissés en attente, l'exécution de ces dernières ne présentait alors pas d'autre difficulté que toute autre poutre précontrainte.

Les caractéristiques de l'ouvrage sont les suivantes: les poutres principales ont 10 mètres de portée, une largeur de 1 mètre 92, et une section variable suivant l'espace disponible entre l'extrados de la voûte et le pavage qui se rétrécit de 0 mètre 90 à 0 mètre 70. Les charges inégalement réparties, transmises par les entretoises, sont respectivement sur chacune des poutres de 50 tonnes, 98 tonnes, 80 tonnes et 57 tonnes; au droit de chacune des entretoises les moments fléchissant sont de l'ordre de 500 Tm, la précontrainte longitudinale est réalisée par 33 câbles de 12 Ø 7 tendus à 41 T résiduelles. Les entretoises ont une portée de

3,80 dont 2,10 entre les poutres principales, leur section est de 0 mètre 60 de largeur sur une hauteur variable de 0 mètre 70 à 1 mètre 16. La précontrainte est réalisée par 5 à 11 cables, suivant les surcharges, de 12 Ø 7 tendus à 40 T résiduelles chacun. Le ferrailage a été exécuté en place, les cables étant protégés par une gaine en feillard pour les isoler pendant le coulage. Après la prise du béton, à 21 jours, la mise en tension des cables a été effectuée un par un à l'aide de vérins hydrauliques, puis les gaines furent injectées de ciment. La poutre agissant désormais à la façon d'un ressort puissamment bandé sous sa charge on put alors procéder au démontage du mur de fondation, ce qui s'effectua sans incident.

L'ancienne église apparut alors dans l'intégrité de ses volumes, mais pour retrouver son aspect, il fallait encore panser quelques vilaines plaies faites au XVIII^e siècle par les constructeurs de la façade occidentale, qui, moins soigneux que leurs anciens du XI^e siècle, n'avaient pas hésité à piocher les maçonneries de leur bâtisse, ainsi il a fallu ravauder ces déchirures et ces trous en raccordement avec les maçonneries contigues, ces travaux de raccommodage n'entraînaient aucun problème d'ordre archéologique.

Dans cet édifice pré-roman, dont l'intérêt archéologique est évident, les interventions ont pu heureusement être limitées et conserver l'authenticité de ce petit ensemble qui nous est transmis dans un état assez rare de conversation.

La restauration proprement dite fut très limitée, elle consista dans le rebouchement des brèches pratiquées au XIX^e par les services pénitentiaires pour créer un couloir transversal qui dénaturait ce petit édifice, et dans le rétablissement dans le mur Sud d'une porte dont la base et un piédroit existaient encore; divers remaillages complétèrent la remise en état. Enfin deux autels d'une grande simplicité ont été disposés dans chacune des nefs, ils permettent de retrouver et de faire comprendre aux visiteurs la destination d'origine de l'édifice.

Le problème archéologique posé par ce petit édifice à deux nefs n'est pas encore clairement résolu, cependant le texte le plus ancien, celui du X^e siècle, parmi maints récits légendaires liés à l'origine du culte de Saint Michel au Mont, nous apprend que Saint Aubert construisit un sanctuaire en forme de caverne ronde à l'imitation de celle que l'archange lui-même dédia à Dieu au Mont Gargan en Italie méridionale. Or, la comparaison de la grotte du Mont Gargan avec les dispositions actuelles du sanctuaire remis à jour met en lumière certaines analogies frappantes.

La situation, tout d'abord, est la même au Mont Saint Michel comme au Monte San-Angelo, le sanctuaire est situé aux flancs du rocher non loin du sommet et entre deux aplombs, on y trouve aussi le même parti de deux sanctuaires distincts accolés l'un à l'autre; de plus, dans les deux cas, l'autel de gauche est dédié à Notre-Dame, celui de droite, au Mont Saint Michel, est dédié à la Sainte Trinité, au Mont Gargan, il est aujourd'hui dédié à Saint Michel lui même mais ce vocable est postérieur à la fondation du culte. Cette identité du site et du parti exceptionnel de composition met l'accent sur la parenté très étroite des sanctuaires italien et normand, la notoriété du pèlerinage du Mont Gargan, situé sur la route de Jérusalem, explique fort bien l'idée de Saint Aubert, cette reproduction d'un sanctuaire célèbre fut de tous les temps.

Il est certain toutefois que nous ne sommes pas ici dans l'église de Saint Aubert, car la chronique nous dit que celle-ci étaient en forme de grotte circulaire, mais plutôt devant le sanctuaire reconstruit après les destructions des Normands.

Au début du X^e siècle, ce petit édifice est encore empreint de son lointain modèle italien: dans son culte, dans son implantation au flanc du rocher, dans ses dimensions et dans sa division en deux sanctuaires. Construit avec peu de moyens, mais de bonne proportion, son architecture de qualité est encore toute méditerranéenne et son originalité procède des circonstances exceptionnelles de l'origine du culte de Saint Michel au Mont Tombe, dont ce monument est certainement l'un des premiers maillons. Ainsi l'extraordinaire ensemble de constructions qui, depuis le haut Moyen Age, s'est développé avec force et splendeur et qui attire la foule des pèlerins et des visiteurs du monde entier, prend racine au delà des puissantes constructions du XI^e siècle, dans cette église très humble et très austère pieusement conservée, et qui fut enchassée en quelque sorte au cours du développement de l'abbaye, car elle constituait le lien avec l'oratoire primitif. Ce lien est peut-être d'ailleurs plus étroit qu'on ne peut l'affirmer aujourd'hui: un sondage effectué dans le mur de fond du sanctuaire de la nef sud a fait apparaître un mur cyclopéen composé d'un entassement de blocs de granit grossièrement parementés et dont les éléments sont maçonnés d'un mortier différent de celui des maçonneries de l'église qui le cachait; ce mur continue le rocher contre lequel s'appuie le sanctuaire nord. Est-ce là un vestige de cet oratoire construit par Saint Aubert à l'image de la grotte du Mont Gargan?

YVES MARIE FROIDEVAUX
THE BRINGING TO LIGHT OF THE
CAROLINGIAN CHURCH OF MONT SAINT MICHEL
SUMMARY.

The Carolingian church was probably constructed in the 10th century in order to replace the 8th century sanctuary, but soon the growth of pilgrimage and of the monastery necessitated the construction of a larger sanctuary; in 1123 the Romanesque church was begun, and was built over the Carolingian church, which was meanwhile piously conserved, but completely inserted into the monastery.

Towards the end of the Middle Ages this first little church was abandoned, and in the 18th century the shortening of the abbey's nave necessitated the construction of a new façade and a thick wall of foundations cut off the church and completely distorted it. Finally, the installation of prisons in the 19th century managed to mutilate it by boring through several holes in the fabric.

The existence of this ancient sanctuary was completely forgotten for some time until in 1907 the architect Paul Gout rediscovered all its features while working on his plans of the abbey's substructure. In order to free it, he foresaw that it would be necessary to remove the whole substructure and particularly the foundation wall. Such a project was then only an architect's dream, because the available space for carrying the necessary girders to sustain the façade was insufficient. It was only thanks to the use of prestressed concrete that the operation was able to be realised in 1961. Between the Carolingian church's vaults and the pavement of the church above it was possible to slip a large girder from which steel beams were stretched so that after their insertion the façade's thrust could be borne. The foundation wall was then dismantled without difficulty. The body of the church was discovered intact and the restoration was completed by removing the foundation structures which served no purpose after the shortening of the nave in the 18th century and by filling in various holes in the fabric.

The Carolingian church now appears in its original state and this, the first cell in the vast monastic complex of Mont Saint Michel, has retrieved its original purpose as a place of worship.